

La situation générale du trésor public du 1er septembre 1858, présentant un état sommaire de la dette publique, montre que le capital des dettes réunies était primitivement de 1.400,000 dollars, dont 839,985,563 74

Que l'amortissement opéré s'éleva à 234,244,783 11

Et que, par conséquent, il reste à amortir un capital de 605,743,780 63

Dans ce dernier chiffre de 605,743,780 fr. 63, présenté comme capital restant à rembourser, les dettes à 4, à 3 et à 1/2 pour 100 sont comprises pour leur valeur nominale.

Il résulte des derniers documents officiels publiés qu'aujourd'hui la dette belge s'élève à un chiffre de 641 millions. Ce chiffre tend à augmenter, grâce aux fortifications que les Belges élèvent si volontiers sous l'empire d'idées dont nous ne discutons pas la valeur.

— Brésil. L'empire du Brésil ne doit que 65,579 centos de reis de dette intérieure et 7,432,000 livres sterling de dette extérieure.

— République d'Haïti. Saint-Domingue, jadis la plus belle des Antilles, présente un triste résultat de l'antagonisme des races. Le blanc y est considéré comme un étranger, le noir au même titre que les noirs en d'autres contrées. On ne rencontre en ce pays que provinces désertes, ou les débris des anciennes habitations françaises se distinguent encore à travers les broussailles et les populations vives et dégénérées retournent lentement vers la barbarie.

L'indemnité que la république doit à la France, pour ce qu'elle appelle son indépendance, est payée de manière irrégulière. La dette extérieure s'élève à 35,910,945 fr. et la dette intérieure à 13,761,756 francs.

— Etats-Unis d'Amérique. La dette des Etats-Unis d'Amérique est aussi ancienne que leur indépendance. C'est à celle-ci que remonte, en effet, l'origine de la dette fédérale. Sur les 130 à 140 millions de dollars dévorés par la guerre de l'indépendance, la moitié environ avait été fournie par des taxes levées pendant la guerre, et le reste constitué dette des Etats-Unis, à l'époque de la paix, en 1783. Les avances faites par la trésorerie l'ont été en papier-monnaie, qui perdit tant par la suite qu'un dollar en argent représentait 1,000 dollars de cette monnaie. La valeur réelle de la dette, indépendamment de cette dépréciation, était, en 1783, de 42,000,375 dollars, et l'intérêt annuel de 2,415,956 dollars. Cet intérêt, néanmoins, ne s'est pas payé sous l'ancienne confédération, et, en 1790, la dette fédérale s'élevait à 54,124,464 dollars, et les dettes d'Etats, y compris les intérêts, à 25 millions. M. Hamilton, le premier secrétaire d'Etat de la trésorerie, conseilla, aussitôt après l'établissement de la constitution fédérale, de fixer le montant de la dette fédérale des Etats à 79 millions, portant un intérêt annuel de 4,587,444 dollars; mais le Congrès ne voulut reconnaître que 21,500,000 dollars de la dette d'Etat. Le 31 décembre 1794, le fonds total de la dette non rachetée était de 76,999,468 dollars. On s'occupait très sérieusement de l'extinction ou du moins de l'amortissement de la dette. Une modeste somme de 600,000 dollars fut réservée pour l'entretien du gouvernement et la défense du pays; la majeure partie du reste du revenu public, qui consistait surtout dans le rendement des droits d'entrée, devait passer au fonds d'amortissement, placé sous la surveillance d'une commission formée du président du Sénat, du chef de la trésorerie, du secrétaire d'Etat, du ministre de la trésorerie et du procureur général. La modicité des revenus publics ne permit pas à l'amortissement d'opérer avec une grande efficacité. De 1790 à 1809, une somme de 8,164,232 dollars fut bien éteinte, mais les guerres avec les Indiens, l'insurrection provoquée en Pensylvanie par l'imposition d'un droit sur le whisky, les transactions entre les Etats-Unis et les Etats barbaresques, enfin les dépenses de la guerre de 1812, nécessitèrent, pour la France révolutionnaire, nécessairement de fortes dépenses, qui firent accroître la dette de 10,788,100 dollars. Elle s'élevait le 31 décembre 1800 à 19,433,820 dollars.

Un changement d'administration modifia alors le fonctionnement de l'amortissement. Le 25 avril 1802, le Congrès décida que 7,300,000 dollars seraient appliqués annuellement pour payer les intérêts et amortir le principal de la dette publique. Grâce à la paix conclue en 1800 avec la France, l'accroissement considérable des revenus provenant des droits d'importation, à l'augmentation continue de la population, les Etats-Unis purent effectivement réduire leur dette dans d'assez considérables proportions. Elle n'était plus que de 25 millions, lorsque la guerre que le Congrès, en 1812, déclara à la Grande-Bretagne, força derechef à recourir à des moyens extraordinaires. Dès 1812, le Congrès avait autorisé un emprunt de 11 millions; en 1813, un nouvel emprunt de 16 millions fut autorisé et fourni par des particuliers au taux de 88, avec intérêt de 6 pour 100; le papier émis pour cet emprunt se montait à 18,109,377 dollars, offrant aux souscripteurs un bon de 2,109,377 dollars. Par un acte du Congrès du 1813, un autre emprunt fut autorisé; il était de 7,500,000 dollars et fut rempli moyennant un papier qui, pour 100 dollars, donnait

113 doll. 31 à 6 pour 100; le papier émis s'élevait à 8,498,583 dollars, offrant un bon de 998,583 dollars. Enfin, en 1814, un emprunt de 25 millions fut autorisé, mais on ne trouva que 11,400,000 dollars, pour lesquels il fallait émettre du papier jusqu'au montant de 14,262,351 dollars. C'étaient là des conditions réellement désastreuses, puisqu'elles imposaient au trésor une perte de 30 pour 100, sans qu'il pût pourtant placer le total de l'emprunt; le manquant dut être couvert par l'émission des bons. C'est à cette source qu'on puisa encore itérativement durant cette guerre; on accepta de même un prêt de 1,100,000 dollars en papier que New-York et Philadelphie firent au gouvernement. Plus de 50 millions en papier se trouvaient ainsi sur la place. Quant aux emprunts, le gouvernement n'en avait retiré en tout que 42 millions 874,700 dollars, au lieu de 48,305,012 dollars qu'il avait négociés, soit un escompte de 6 millions environ. Le fait est que la guerre avec l'Angleterre avait accru la dette de 80 à 85 millions de dollars et que l'Union, en 1816, devait la formidable somme de 127,4 millions de dollars.

Il a fallu vingt ans d'un développement pacifique, d'un revenu croissant et prudemment employé, pour faire disparaître ce legs onéreux de la guerre de l'indépendance et de la nouvelle guerre contre l'Angleterre; mais dans ces vingt ans on y est parvenu de la façon la plus complète: en 1835, la dette des Etats-Unis se trouvait éteinte. La décroissance avait surtout été forte et rapide dans les premières et dans les dernières années de cette mémorable époque. Ainsi, de 123,5 millions que la dette atteignait encore en 1817, elle se trouvait réduite d'un coup à 103,5 millions en 1818, ramenée à 95,5 millions en 1819, à 81 millions en 1820. Ce fut surtout la réduction de la dette fut un moment contrariée par l'achat de la Floride en 1821.

La dette s'abaissa lentement à 81 millions en 1826, à 58,5 millions en 1829, et diminua encore de 10,9 millions en 1830, et de 9,5 millions en 1831. L'année suivante, diminuant de 14,8 millions, elle tomba à 24,282,799 dollars pour être réduite à 7,001,699 en 1833, à 1 millions 722,360 dollars en 1834, et disparaître entièrement dans l'année qui suivit. Il est bon de constater que cet heureux résultat n'est dû qu'à des efforts et à des sacrifices extraordinaires que se serait imposés la nation: dans l'époque quadriennale de 1832 à 1836, les recettes n'ont augmenté que de 29 millions, et les dépenses n'ont diminué que de 31 millions sur les quatre années précédentes.

De 1835 à 1837, la dette ne figurait, pour ainsi dire, que pour mémoire dans les comptes financiers des Etats-Unis. (Annuaire international de crédit public.)

La prospérité des finances publiques de la république américaine était due autant au développement sans précédent du commerce d'importation qu'à la sainte horreur que son peuple professe pour la dette consolidée. Avant la guerre de sécession, les Etats-Unis, dont la population s'élevait déjà au chiffre de 35 millions d'habitants, n'avaient qu'un budget annuel de 380 millions de francs. Cette puissance n'en était pas moins administrée avec respectabilité. chose inouïe dans les annales de la vieille Europe, les finances de l'Amérique avaient laissé comme bon un excédant de recettes dont, en 1850, elle ne pouvait trouver l'emploi, tant tous ses services étaient complets et admirablement organisés. La dette publique, sécession faite par le Sud à bien changé cette situation, fruit d'une longue sagesse. Le gouvernement de M. Lincoln, engagé dans une guerre sans merci, avait à la fin de 1862 créé une dette de 2,582 millions et des deux mois après, il avait dépensé 4,486 millions. En juin 1864, la dette atteignait le chiffre de 8,597 millions. En juillet, août et septembre de la même année, la dette s'accroît de 13 millions par jour. Enfin, voici quel était son chiffre officiel, le 31 mars 1865, à la veille de la défaite complète du Sud:

Avec intérêts payables en espèces. 1,101,361,242 doll.

Avec intérêts payables en papier. 751,055,128 — Sans intérêts. 515,536,707 —

Total au 31 mars 1865. 2,367,953,077 doll.

Si l'on considère qu'il y a encore environ pour 1,160 millions de francs de dettes restant à liquider, on arrive à fixer à 13 milliards de francs le montant de la dette des Etats-Unis. Mais ce grand pays est peuplé de 35 millions d'habitants. Sa fortune atteint le chiffre de 150 milliards. Le peuple américain étendra sa dette, parce qu'il est né fort et qu'il a grandi à l'ombre d'institutions libres. De ses immenses armées, il ne garde que 60,000 hommes, persuadé qu'à l'heure du danger tout citoyen serait soldat. En établissant la proportion entre la population des Etats-Unis et celle de l'Europe, on trouve que la paix armée aurait nécessité au delà de l'Atlantique l'entretien de 400,000 hommes, qui, en comprenant la perte de forces effectives plus utilement employées par l'agriculture ou par l'industrie, aurait coûté 1 milliard par an depuis 1815. Malgré ce chiffre si considérable d'une dette si vite constituée, les citoyens des Etats-Unis ont été plus sages que nous et n'ont pas osé dire, de l'autre côté de l'océan, que la dette apportait à la république un nouvel élément de conservation et de grandeur.

Les citoyens de la jeune Amérique ont payé leur liberté en acquittant les engagements contractés pendant la guerre de l'indépendance, les citoyens de la grande république des Etats-Unis sauront bien payer la rançon de leurs frères de la race noire, en acquittant la dette créée pendant la guerre de sécession.

Dette flottante. Outre les dettes consolidées, les Etats supportent aussi des dettes flottantes, qui, consenties en vue de besoins momentanés ou résultant de dépôts temporaires, sont soumises au remboursement. Ces dettes sont de véritables lettres de change tirées sur les trésoreries. Elles présentent, parfois de nombreux inconvénients, mais leur existence importe à la bonne tenue des finances d'un Etat.

Des nécessités imprévues survinrent, des ressources sur lesquelles on comptait ne peuvent faire défaut, et si ces nécessités ne sont que de courte durée, si ces ressources doivent bientôt disparaître, il vaut mieux recourir à la dette flottante qu'à la dette consolidée; mais, nous le répétons, qu'il s'agisse de dette consolidée ou de dette flottante, l'emprunt est un moyen extrême que les gouvernements ne doivent employer que lorsqu'ils ont essayé de tous les autres, et seulement dans le cas où il s'agit de sauver le pays d'une invasion, soit par des troubles intérieurs.

Scrutée, interrogée d'ailleurs, dit M. de Puyndon, les chiffres des dettes publiques, examinez une à une les sommes qui les composent et dans les dernières années, et vous vous convaincrez bientôt que les avantages qu'elles ont procurés n'ont jamais été proportionnés aux charges, aux sacrifices qu'elles ont imposés. Ou elles sont tombées au profit de la nation, ou elles ont servi à enrichir des individus ou des sociétés, ou elles ont été absorbées par des travaux qui eussent été mieux et plus économiquement accomplis par l'industrie privée que par les pouvoirs publics. A aucun autre sujet, assurément, ne pourrions-nous en dire de nos compatriotes, M. Antoine de Lator, qui en a publié une traduction élégante, sous ce titre un peu ambitieux: Une croisade au XIXe siècle, avec une introduction (Paris, 1860, in-18).

Dettes (CONTRE LES), traité moral de Plutarque. Cet ouvrage n'est pas, à proprement dire un traité; l'auteur, au lieu de dissertar sur les diverses variétés, paroles de Forzy, nous fait toucher la plaie du doigt, en traçant un tableau saisissant des inconvénients que les dettes entraînent après elles. Rarement, dit-il en commençant, les dettes provoquent la nécessité de se soulever, une dette honorable, le plus souvent elles sont le résultat de la mollesse et d'un luxe fastueux. Les gens riches, au lieu d'employer leur fortune à des choses utiles, empruntent sans nécessité pour se procurer des frivolités. Ne vendez pas votre argent, dit-il, ne vendez pas d'argent, vendre tout ce qu'il ont de superflu, que de s'adresser à un usurier qui enchaine leur liberté et leur honneur? Si vous ne le payez pas, il vous presse; si vous avez votre disposition la somme nécessaire pour vous libérer, il entend n'être payé qu'à sa commodité, il devient le bourreau de votre tranquillité, le fléau de votre existence. Vous obligent à le rendre vous biens pour le satisfaire, il fera tout afin de les avoir pour rien ou peu de chose. Allez-vous chez lui, il vous fait fermer sa porte; restez-vous chez vous, sans cesse il vient frapper à votre porte. Ah! certes, s'écrit Plutarque, mieux vaut cent fois être pauvre que le moins on est exempt de tout impôt, et de ne pas être obligé de respecter que cause la pensée de la restitution. C'est là un avantage du pauvre sur le riche, qui compense bien largement l'inégalité de leurs conditions. Les dettes nous entraînent même jusqu'à l'oubli de l'amour filial; ainsi vous vendez souvent les biens que vous avez reçus en héritage de votre père et que, par ce motif, vous devez tenir à conserver. Si l'inflexible loi les adjuge à votre créancier, vous êtes obligés de céder et de lui abandonner pour son hôteux commerce la chambre où votre père, l'honnêteté même, a rendu le dernier soupir. Vous vous séparez forcément de cette demeure qui, par ses souvenirs, devrait vous être sacrée.

Le spectacle de toutes les infortunes d'un débiteur, présentées sous un jour moité triste, moité comique, est certes bien fait pour détourner à jamais de l'envie de contracter des dettes; néanmoins Plutarque, connaissant, en sa qualité de philosophe, la faiblesse humaine, a cru devoir relever son traité par quelques réflexions morales pleines de sagesse et de force. Il ne s'en exagère cependant pas la portée et cédait plutôt à l'attrait d'écrire un morceau remarquable que de satisfaire d'un artiste qui caresse son œuvre, qu'il n'obéissait au besoin d'être utile à ses semblables. Il n'a guéri de leur manie ni créanciers ni débiteurs. Nous-mêmes il nous débiteurs à jamais insolvable pour le plus de nous a procuré la lecture de son petit traité, écrit avec clarté, précision et verve, et surtout peillant d'esprit, pour ne pas dire de malice.

Saint-Basile, dans une de ses homélies, a presque copié une partie de ce petit chef-d'œuvre de bon sens et de finesse.

Dettes acquittées (LES). Sous le titre espagnol de *Deudas pagadas*, le charmant conteur

connu de l'Europe entière sous le pseudonyme de Fernan Caballero (la duchesse de Montpensier) a publié une nouvelle qui fait partie du *florence de la guerre d'Afrique*, lequel a paru en Espagne en 1860. Cette légère composition, qui l'auteur a écrite pour payer sa dette à un sentiment patriotique, n'a point les allures ambitieuses d'un roman; c'est un simple récit dont voici le sujet. Un orphelin, recueilli par de pauvres gens dans le petit village de Bornos, en Andalousie, sauve, dans un combat, la vie de son frère d'adoption, et, quand la paix est conclue entre l'Espagne et le Maroc, il revient épouser la sœur de son ami. Fernan Caballero a su, dans un cadre aussi simple, faire revivre les émotions diverses qui se sont produites dans le pays, à l'occasion de cette guerre nationale, sorte de croisade contre l'ancien envahisseur du sol de la patrie, ces Maures détestés. Quoi de plus vivant que cette description de l'effet produit à Séville par la nouvelle télégraphique annonçant la prise de Tétuan par l'armée espagnole: « Sur la place, un marchand d'oranges abandonna sa boutique et ses marchandises, en laissant une inscription où on lisait: « Le maître de cette boutique est devenu fou de joie et a tout planté là. » D'autres brisèrent les cruches d'un porteur d'eau, dont les rembrunsres se répandirent sur le pavé. « Qu'y a-t-il de si bon? » — De l'eau. — Aujourd'hui, à Séville, on ne boit que du vin. » Plus loin, un autre groupe criait: « Personne ne doit dormir cette nuit; quiconque dort est un Anglais! » Que le jour se levât, et que l'on vît en « a moins le samedi saint! » Des drapeaux sur les édifices, des tentures à toutes les fenêtres, partout les belles rumeurs de l'allégresse.

Il faudrait citer tout ce tableau si arimé, si pittoresque, et qui porte si bien l'empreinte d'un esprit expansif de ce peuple, dont le cœur ouvert aux nobles enthousiasmes, mais, hélas! trop souvent aussi aux préjugés et aux fanatismes séculaires. Les *Dettes acquittées* ont été traduites en français par un de nos compatriotes, M. Antoine de Lator, qui en a publié une traduction élégante, sous ce titre un peu ambitieux: Une croisade au XIXe siècle, avec une introduction (Paris, 1860, in-18).

Dettes (LES), comédie en deux actes, en prose, en vers, paroles de Forzy, musique de Champein, représentée au Théâtre-Italien le 8 janvier 1871. Une mélodie simple et facile, une bonne entente des effets scéniques se font remarquer dans cette partition qui, avec celle de la *Mélanie*, mérite de figurer à l'entente.

Dettes de cœur, drame en cinq actes, en prose, par M. Auguste Maquet, représenté sur le théâtre du Vaudeville le 18 octobre 1859. « Le sujet des *Dettes de cœur*, dit M. Théophile Gautier, est éternellement vrai; il est de tous les temps, de tous les pays, jeune et vieux comme l'humanité elle-même. « Tout se paye », a dit Napoléon, et il n'y a pas une action, indifférente en apparence, qui ne se représente au temps voulu, son mépris, la haine, la vengeance, le châtiment impitoyable, il faut acquitter la facture avec sa fortune, avec son sang, avec son honneur parfois, avec son bonheur toujours.

M. Henri de Bièrges a été amené dans la chambre de la princesse Novratz par un grand-après infâme, où, à sa servi, sans le vouloir, la méchanceté d'un rival jaloux, le mari prévenu l'a surpris et a quitté sa femme. M. de Bièrges et la princesse se connaissent à peine; mais, ainsi rapprochés fatalement, et comme jetés dans les bras l'un de l'autre, ils se sentent attirés et se cachent leur destinée dans un chalet, nul arrangé pour l'amour, au bord de quelque lac de Suisse. Mais voici que le prince Novratz, qui croyait sa femme coupable lorsqu'elle était innocente, la femme qu'il aime et qui le rappelle à lui. Il a été blessé à la guerre, et il meurt, avant de mourir, lui demandant pardon. Caliste Novratz part désespéré. Le chalet est acheté par M^{me} de Dampensnil, et, quand M. de Bièrges y revient, poussé par ce sentiment de l'homme qui cherche la trace de ses anciennes impressions, il trouve cette demeure mélancolique et mystérieuse tout transformée. Elle a perdu sa physionomie triste, silencieuse et furtive, elle est devenue brillante et joyeuse.

Le jour y entre à pleines croisées et y jette sa lumière sur les franchises joyeuses de l'innocence. Le chalet n'a plus rien à cacher. Les grâces de M^{lle} Lucienne de Dampensnil effacent bientôt le souvenir déjà vague de Caliste, comme la jeune aurore fait évanesce l'obscurité de la nuit nocturne. Le mariage des deux jeunes gens s'arrange; mais arrive un message de la princesse: elle est perdue si M. de Bièrges ne peut reprendre des lettres interceptées à la frontière par le frère de sa mortelle ennemie. Henri, fondroyé dans son bonheur part; mais son dévouement est inutile: les lettres ont été remises au prince Novratz, qui est mort en maudissant sa femme, et en lui ôtant toute espérance. Caliste, veuve, n'a plus d'autre espoir que de mourir elle-même, et c'est un devoir sacré de l'épouser, mais dont le cœur est plein de Lucienne. La pauvre femme arrive, voit le désespoir de son ancien ami, elle a supprimé l'obscurité, mais le flot apporté par son retour a rempli le pôle cadavre aux pieds de M. de Bièrges, et lui-même il est

sera heureux, même entre les bras de Lucienne. Il y a, dans cette pièce, une conduite de scène, un art de préparation, un fini de détail qui en font une œuvre hors ligne, à la fois dramatique et littéraire. « Nous n'ajouterons rien à ce compte rendu. Il est en moins de mots, et beaucoup mieux que nous ne saurions le faire, toute notre pensée sur l'œuvre de M. Maquet. On sait qu'il a tiré de son roman qui porte le même titre, et que nous nous dispenserons d'analyser, puisque, pour le transporter sur la scène, il n'a eu qu'à transcrire la description par le décor, et à transcrire le dialogue.

DETTELBACH, ville de Bavière, cercle de Basse-Franconie, ch.-l. de district, sur la rive droite du Mein, à 59 kilom. S.-O. de Bamberg; 2,350 hab. Carrières de pierre; nombreux moulins; commerce important de produits agricoles. Aux environs, pèlerinage très-fréquenté de Franziskaner-Kloster.

DETTEUR a. m. (à-tout-rad. dette). Terme ancien de du mot DÉBITEUR. Je connais maître detteur, qui n'est ni courtois-chaue, Ni baïsson, ni canard, ni dans tel cas tombé, Mais simple grand seigneur, qui tous les jours se Par un escalier dérobé.

DETTEINGEM-AM-SCHLOSSBERG, bourg du royaume de Wurtemberg, dans le cercle du Danube, bailliage de Kirchheim, à 32 kilom. S.-E. de Stuttgart; 2,300 hab. Filature de coton; récolte et commerce de fruits et de vins.

DETTEINGEN, village de Bavière, cercle de Basse-Franconie, sur la rive droite du Mein, à 14 kilom. N.-O. d'Aschaffenburg; 700 hab. Le 29 juin 1743, défait des Français sous les ordres du maréchal de Noailles par les Autrichiens et les Anglais commandés par George II. Le champ de bataille est situé entre Detmold et le village de Klein-Ostheim, distant d'environ 4 kilom. et aujourd'hui station de chemin de fer. C'est dans ce village que se trouvent les tombes des officiers tués pendant la bataille, tandis que le général Rochemont est enseveli à l'abbaye de Seligenstadt, située à peu de distance. La victoire de Dettingen fut le premier succès décisif remporté par nos adversaires dans la guerre de la succession d'Autriche.

Dettingen (BATAILLE DE). La mort de l'empereur Charles VI donna le signal de cette sanglante guerre de la succession d'Autriche, qui agita toute l'Europe et qui fut si funeste à la France. Deux compétiteurs au trône impérial se trouvèrent alors en présence: Marie-Thérèse, jeune princesse à peine âgée de vingt-deux ans, héritière naturelle de son père, et l'électeur de Bavière, qui avait l'intervention irrégulière de la France, ce dernier parvint à se faire nommer empereur et prit le nom de Charles VII. Mais si nous avions pour nous l'alliance équivoque et intéressée de Frédéric II, qui ne songea qu'à la Silésie, nous éveillions en même temps la vieille jalousie britannique, nous froissions les intérêts allemands du roi George II, qui faisait cause commune avec Marie-Thérèse. La fin de la campagne de 1742 nous fut fatale, et celle de 1745 s'ouvrit sous de tristes auspices. Après quelques succès, nous avions été forcés d'évacuer la Bohême, l'Autriche et la Bavière. Le roi d'Angleterre, George II, rompit la neutralité du Hanovre et se rendit en Belgique pour y prendre le commandement d'une armée anglo-allemande, tandis que ses agents diplomatiques, intriguant en Hollande, arrachaient aux états généraux la promesse de fournir 20,000 auxiliaires à Marie-Thérèse. C'était le moment où le duc de Broglie, qui commandait une armée française en Allemagne, se laissait chasser en un mois de toute la Bavière, ce qui forçait le malheureux empereur à se enfuir de sa capitale et à aller chercher un refuge à Francfort.

L'armée anglo-allemande, forte de 40,000 hommes et commandée par le roi George II en personne, franchit le Rhin au printemps, afin de séparer de la France l'armée de Bavière, que les troupes autrichiennes devaient assaillir de front en même temps. Toutefois, une nouvelle armée française avait été formée dans l'Est, sous les ordres du maréchal de Noailles, qui passa le Rhin à la suite du roi d'Angleterre pour chercher à l'arrêter entre le Neckar et le Mein. Le maréchal de Noailles put espérer un instant qu'il vengerait d'une manière éclatante le déplorable retraite du duc de Broglie; un moment de précipitation de cette précipitation aveugle qui nous avait fait essuyer contre les mêmes ennemis les épouvantables désastres de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt changea en un échec une victoire assurée. Le roi d'Angleterre s'était porté avec son armée jusqu'à Aschaffenburg, ville sur le Mein, qui appartenait à l'électeur de Mayence. Il s'était avancé jusqu'à la rive gauche du fleuve, et avait pris l'avis du comte de Stairs qui commandait sous lui, et il commença à se repentir. Noailles, établi à l'autre bord du Mein, empêchait l'armée-allemande de franchir cette rivière et faisait servir dans leur camp comme dans une espèce d'impasse où la mort était le vain, car les postes qu'il occupait sur le Mein, au-dessus et au-dessous d'eu, interceptaient tous les vivres. Le soldat fut réduit à la demitration par jour, et les ennemis manquaient

de fourrages, au point qu'on proposa d'abandonner tous les chevaux après leur avoir coupé les jarrets. Dans cette position critique, George II n'avait qu'un parti à prendre, c'était de se retirer sur Hanau, dans la direction de Francfort, pour aller y chercher des vivres; mais c'est précisément là que l'attendait le maréchal de Noailles. Sur la rive gauche du Mein, il avait disposé des batteries pour foudroyer l'ennemi tandis qu'il défilait sur la rive droite; un corps français avait mis en bataille entre le Mein et les hauteurs, derrière le village de Dettingen, ce couvrait un ravin que l'ennemi devait franchir pour gagner la route de Hanau; au même temps, un second corps passa la rivière plus haut et alla s'établir dans Aschaffenburg assiégé que l'ennemi en fut sorti; l'armée anglo-allemande se trouvait prise comme dans un véritable piège à loup. Au milieu de la nuit, le roi d'Angleterre avait décampé dans le plus grand silence, pour commencer la retraite périlleuse à laquelle il était réduit. Il s'engagea dans un chemin étroit, entre un montagnon et la rivière, où son armée devait être broyée entre deux batteries, qui longeaient sur elle du rivage, et qu'il avait fait établir le lieutenant général La Vallière, celui-là même auquel l'artillerie de cette époque, de si remarquables prodiges de valeur, et qui ne fut pas le plus heureux sur ses mesures, et si l'extinction de son répondeur aux dispositions de l'attaque, le roi d'Angleterre serait resté lui-même entre nos gardes et neveu du maréchal de Noailles. Le lendemain, des comment d'expressément commandé de rester immobile dans son camp. Le corps placé à Dettingen, qui était le point décisif, avait pour commandant le duc de Grammont, lieutenant général, colonel des gardes et neveu du maréchal de Noailles. Les chirurgiens jugèrent expressément commandé de rester immobile dans son camp. Le corps placé à Dettingen, qui était le point décisif, avait pour commandant le duc de Grammont, lieutenant général, colonel des gardes et neveu du maréchal de Noailles. Les chirurgiens jugèrent l'opération nécessaire, et l'héroïque enfant la supporta sans contenir et s'élança étourdiement, avec le régiment des gardes et celui de Noailles-infanterie, dans une petite plaine qu'on appelait le *Champ des coqs*, franchissant le village de Dettingen, et se jetant ainsi entre les Anglais et les batteries françaises de la rive gauche, qui foudroyaient l'ennemi. Des lors, ces batteries furent réduites au silence, car elles agitaient toute l'Europe et qui fut si funeste à la France. Deux compétiteurs au trône impérial se trouvèrent alors en présence: Marie-Thérèse, jeune princesse à peine âgée de vingt-deux ans, héritière naturelle de son père, et l'électeur de Bavière, qui avait l'intervention irrégulière de la France, ce dernier parvint à se faire nommer empereur et prit le nom de Charles VII. Mais si nous avions pour nous l'alliance équivoque et intéressée de Frédéric II, qui ne songea qu'à la Silésie, nous éveillions en même temps la vieille jalousie britannique, nous froissions les intérêts allemands du roi George II, qui faisait cause commune avec Marie-Thérèse. La fin de la campagne de 1742 nous fut fatale, et celle de 1745 s'ouvrit sous de tristes auspices. Après quelques succès, nous avions été forcés d'évacuer la Bohême, l'Autriche et la Bavière. Le roi d'Angleterre, George II, rompit la neutralité du Hanovre et se rendit en Belgique pour y prendre le commandement d'une armée anglo-allemande, tandis que ses agents diplomatiques, intriguant en Hollande, arrachaient aux états généraux la promesse de fournir 20,000 auxiliaires à Marie-Thérèse. C'était le moment où le duc de Broglie, qui commandait une armée française en Allemagne, se laissait chasser en un mois de toute la Bavière, ce qui forçait le malheureux empereur à se enfuir de sa capitale et à aller chercher un refuge à Francfort.

de l'ennemi, qui fut réduit à la demitration par jour, et les ennemis manquaient de fourrages, au point qu'on proposa d'abandonner tous les chevaux après leur avoir coupé les jarrets. Dans cette position critique, George II n'avait qu'un parti à prendre, c'était de se retirer sur Hanau, dans la direction de Francfort, pour aller y chercher des vivres; mais c'est précisément là que l'attendait le maréchal de Noailles. Sur la rive gauche du Mein, il avait disposé des batteries pour foudroyer l'ennemi tandis qu'il défilait sur la rive droite; un corps français avait mis en bataille entre le Mein et les hauteurs, derrière le village de Dettingen, ce couvrait un ravin que l'ennemi devait franchir pour gagner la route de Hanau; au même temps, un second corps passa la rivière plus haut et alla s'établir dans Aschaffenburg assiégé que l'ennemi en fut sorti; l'armée anglo-allemande se trouvait prise comme dans un véritable piège à loup. Au milieu de la nuit, le roi d'Angleterre avait décampé dans le plus grand silence, pour commencer la retraite périlleuse à laquelle il était réduit. Il s'engagea dans un chemin étroit, entre un montagnon et la rivière, où son armée devait être broyée entre deux batteries, qui longeaient sur elle du rivage, et qu'il avait fait établir le lieutenant général La Vallière, celui-là même auquel l'artillerie de cette époque, de si remarquables prodiges de valeur, et qui ne fut pas le plus heureux sur ses mesures, et si l'extinction de son répondeur aux dispositions de l'attaque, le roi d'Angleterre serait resté lui-même entre nos gardes et neveu du maréchal de Noailles. Le lendemain, des comment d'expressément commandé de rester immobile dans son camp. Le corps placé à Dettingen, qui était le point décisif, avait pour commandant le duc de Grammont, lieutenant général, colonel des gardes et neveu du maréchal de Noailles. Les chirurgiens jugèrent expressément commandé de rester immobile dans son camp. Le corps placé à Dettingen, qui était le point décisif, avait pour commandant le duc de Grammont, lieutenant général, colonel des gardes et neveu du maréchal de Noailles. Les chirurgiens jugèrent l'opération nécessaire, et l'héroïque enfant la supporta sans contenir et s'élança étourdiement, avec le régiment des gardes et celui de Noailles-infanterie, dans une petite plaine qu'on appelait le *Champ des coqs*, franchissant le village de Dettingen, et se jetant ainsi entre les Anglais et les batteries françaises de la rive gauche, qui foudroyaient l'ennemi. Des lors, ces batteries furent réduites au silence, car elles agitaient toute l'Europe et qui fut si funeste à la France. Deux compétiteurs au trône impérial se trouvèrent alors en présence: Marie-Thérèse, jeune princesse à peine âgée de vingt-deux ans, héritière naturelle de son père, et l'électeur de Bavière, qui avait l'intervention irrégulière de la France, ce dernier parvint à se faire nommer empereur et prit le nom de Charles VII. Mais si nous avions pour nous l'alliance équivoque et intéressée de Frédéric II, qui ne songea qu'à la Silésie, nous éveillions en même temps la vieille jalousie britannique, nous froissions les intérêts allemands du roi George II, qui faisait cause commune avec Marie-Thérèse. La fin de la campagne de 1742 nous fut fatale, et celle de 1745 s'ouvrit sous de tristes auspices. Après quelques succès, nous avions été forcés d'évacuer la Bohême, l'Autriche et la Bavière. Le roi d'Angleterre, George II, rompit la neutralité du Hanovre et se rendit en Belgique pour y prendre le commandement d'une armée anglo-allemande, tandis que ses agents diplomatiques, intriguant en Hollande, arrachaient aux états généraux la promesse de fournir 20,000 auxiliaires à Marie-Thérèse. C'était le moment où le duc de Broglie, qui commandait une armée française en Allemagne, se laissait chasser en un mois de toute la Bavière, ce qui forçait le malheureux empereur à se enfuir de sa capitale et à aller chercher un refuge à Francfort.

de l'ennemi, qui fut réduit à la demitration par jour, et les ennemis manquaient de fourrages, au point qu'on proposa d'abandonner tous les chevaux après leur avoir coupé les jarrets. Dans cette position critique, George II n'avait qu'un parti à prendre, c'était de se retirer sur Hanau, dans la direction de Francfort, pour aller y chercher des vivres; mais c'est précisément là que l'attendait le maréchal de Noailles. Sur la rive gauche du Mein, il avait disposé des batteries pour foudroyer l'ennemi tandis qu'il défilait sur la rive droite; un corps français avait mis en bataille entre le Mein et les hauteurs, derrière le village de Dettingen, ce couvrait un ravin que l'ennemi devait franchir pour gagner la route de Hanau; au même temps, un second corps passa la rivière plus haut et alla s'établir dans Aschaffenburg assiégé que l'ennemi en fut sorti; l'armée anglo-allemande se trouvait prise comme dans un véritable piège à loup. Au milieu de la nuit, le roi d'Angleterre avait décampé dans le plus grand silence, pour commencer la retraite périlleuse à laquelle il était réduit. Il s'engagea dans un chemin étroit, entre un montagnon et la rivière, où son armée devait être broyée entre deux batteries, qui longeaient sur elle du rivage, et qu'il avait fait établir le lieutenant général La Vallière, celui-là même auquel l'artillerie de cette époque, de si remarquables prodiges de valeur, et qui ne fut pas le plus heureux sur ses mesures, et si l'extinction de son répondeur aux dispositions de l'attaque, le roi d'Angleterre serait resté lui-même entre nos gardes et neveu du maréchal de Noailles. Le lendemain, des comment d'expressément commandé de rester immobile dans son camp. Le corps placé à Dettingen, qui était le point décisif, avait pour commandant le duc de Grammont, lieutenant général, colonel des gardes et neveu du maréchal de Noailles. Les chirurgiens jugèrent expressément commandé de rester immobile dans son camp. Le corps placé à Dettingen, qui était le point décisif, avait pour commandant le duc de Grammont, lieutenant général, colonel des gardes et neveu du maréchal de Noailles. Les chirurgiens jugèrent l'opération nécessaire, et l'héroïque enfant la supporta sans contenir et s'élança étourdiement, avec le régiment des gardes et celui de Noailles-infanterie, dans une petite plaine qu'on appelait le *Champ des coqs*, franchissant le village de Dettingen, et se jetant ainsi entre les Anglais et les batteries françaises de la rive gauche, qui foudroyaient l'ennemi. Des lors, ces batteries furent réduites au silence, car elles agitaient toute l'Europe et qui fut si funeste à la France. Deux compétiteurs au trône impérial se trouvèrent alors en présence: Marie-Thérèse, jeune princesse à peine âgée de vingt-deux ans, héritière naturelle de son père, et l'électeur de Bavière, qui avait l'intervention irrégulière de la France, ce dernier parvint à se faire nommer empereur et prit le nom de Charles VII. Mais si nous avions pour nous l'alliance équivoque et intéressée de Frédéric II, qui ne songea qu'à la Silésie, nous éveillions en même temps la vieille jalousie britannique, nous froissions les intérêts allemands du roi George II, qui faisait cause commune avec Marie-Thérèse. La fin de la campagne de 1742 nous fut fatale, et celle de 1745 s'ouvrit sous de tristes auspices. Après quelques succès, nous avions été forcés d'évacuer la Bohême, l'Autriche et la Bavière. Le roi d'Angleterre, George II, rompit la neutralité du Hanovre et se rendit en Belgique pour y prendre le commandement d'une armée anglo-allemande, tandis que ses agents diplomatiques, intriguant en Hollande, arrachaient aux états généraux la promesse de fournir 20,000 auxiliaires à Marie-Thérèse. C'était le moment où le duc de Broglie, qui commandait une armée française en Allemagne, se laissait chasser en un mois de toute la Bavière, ce qui forçait le malheureux empereur à se enfuir de sa capitale et à aller chercher un refuge à Francfort.

de l'ennemi, qui fut réduit à la demitration par jour, et les ennemis manquaient de fourrages, au point qu'on proposa d'abandonner tous les chevaux après leur avoir coupé les jarrets. Dans cette position critique, George II n'avait qu'un parti à prendre, c'était de se retirer sur Hanau, dans la direction de Francfort, pour aller y chercher des vivres; mais c'est précisément là que l'attendait le maréchal de Noailles. Sur la rive gauche du Mein, il avait disposé des batteries pour foudroyer l'ennemi tandis qu'il défilait sur la rive droite; un corps français avait mis en bataille entre le Mein et les hauteurs, derrière le village de Dettingen, ce couvrait un ravin que l'ennemi devait franchir pour gagner la route de Hanau; au même temps, un second corps passa la rivière plus haut et alla s'établir dans Aschaffenburg assiégé que l'ennemi en fut sorti; l'armée anglo-allemande se trouvait prise comme dans un véritable piège à loup. Au milieu de la nuit, le roi

devenus des orateurs. Tout le monde parle comme Démétrios; il est vrai qu'un raisonne comme La Palisse...

P.-J. PROUDHON. Decepcion, poème espagnol d'Alonso Verdugo de Castilla, comte de Torrepalma. Cette œuvre, publiée sous le règne si infécond de Philippe V, est une imitation d'Ovide, et consiste en près de soixante stances en octaves assez remarquables par leur versification.

Decepcion et Pyrrha, opéra en cinq actes, paroles de Sainte-Beuve et Morand, musique de Berton en collaboration avec Giraud, représenté par l'Académie royale de musique le 30 septembre 1755.

Decepcion et Pyrrha, opéra-comique en un acte, paroles de MM. Michel Carré et Jules Barbier, musique de M. Monfورت, représenté à l'Opéra le 8 octobre 1855. C'est la bêtise du plus idiot arlequin qui défraye cette pièce.

DEUIL, s. m. (deuil). Il m... — du lat. dolere, se livrer à la douleur. On est venu du provençal et le picard dol, et l'ancien français dueil. Profonde tristesse causée par un grand malheur.

— Signes extérieurs par lesquels il est d'usage de témoigner sa douleur pendant un certain temps, après la mort de quelqu'un. Vêtements de deuil. Voiture de deuil. Prendre le deuil. Le deuil va bien à cette femme. Il faut pleurer d'être dans un pays où l'on porte le deuil si hursquement.

— Les peuples à demi sauvages de l'ancienne Asie paraissent avoir sacrifié des victimes humaines sur le tombeau des morts, et il est probable que l'habitude des femmes indoues de s'immoler sur le bûcher de leur mari est un reste de ces vieilles mœurs.

— Les Grecs, lorsqu'une personne tombait frappée par une grave maladie, et qu'il y avait peu d'espoir de la sauver, on suspendait au-dessus de la long des chambranles de sa porte des branches d'acajou et de laurier, et les parents, pressés autour du lit, adressaient des prières à Mercure, conducteur des âmes.

— Grand deuil, Costume de deuil complet, que l'on porte particulièrement pendant les premiers temps qui suivent la mort d'un proche parent. Mlle Duplessis est en grand deuil. (Mme de Sév.)

Une dame, lit-bas, monsieur, avec sa suite, qui porte le grand deuil, vient tous rendre visite.

Petit deuil, Costume de deuil moins sévère, que l'on prend après le grand deuil, ou à l'occasion de la mort d'un parent moins rapproché. D'uni-deuil, Costume que les parents d'un défunt portent après que s'est écoulée la moitié du temps de leur deuil.

Magasin de deuil, Boutique où l'on vend des vêtements et certaines parures de deuil. Mener le deuil, Marcher à la tête du convoi funéraire.

Fig. Mener le deuil de, Mourir après, être le dernier survivant de. Louis XI avait été précédé dans la tombe par presque tous les généraux de son temps.

— Encyclopédie. L'expression latine dolere indique à la fois un souffrance de l'âme et un souffrance du corps. Les signes extérieurs de cette souffrance ont beaucoup varié.

— Les peuples à demi sauvages de l'ancienne Asie paraissent avoir sacrifié des victimes humaines sur le tombeau des morts, et il est probable que l'habitude des femmes indoues de s'immoler sur le bûcher de leur mari est un reste de ces vieilles mœurs.

— Les Grecs, lorsqu'une personne tombait frappée par une grave maladie, et qu'il y avait peu d'espoir de la sauver, on suspendait au-dessus de la long des chambranles de sa porte des branches d'acajou et de laurier, et les parents, pressés autour du lit, adressaient des prières à Mercure, conducteur des âmes.

— Grand deuil, Costume de deuil complet, que l'on porte particulièrement pendant les premiers temps qui suivent la mort d'un proche parent. Mlle Duplessis est en grand deuil. (Mme de Sév.)

— Grand deuil, Costume de deuil complet, que l'on porte particulièrement pendant les premiers temps qui suivent la mort d'un proche parent. Mlle Duplessis est en grand deuil. (Mme de Sév.)

avaient touché le cadavre. Cette exposition, nécessaire pour s'assurer de la mort, durait quelquefois jusqu'au troisième jour. Le convoi avait lieu avant le lever du soleil, car la loi défendait de choisir une autre heure, mesure sage qui empêchait, qu'une cérémonie si triste dégénérât en spectacle d'ostentation.

— Chez les Grecs, lorsqu'une personne tombait frappée par une grave maladie, et qu'il y avait peu d'espoir de la sauver, on suspendait au-dessus de la long des chambranles de sa porte des branches d'acajou et de laurier, et les parents, pressés autour du lit, adressaient des prières à Mercure, conducteur des âmes.

— Grand deuil, Costume de deuil complet, que l'on porte particulièrement pendant les premiers temps qui suivent la mort d'un proche parent. Mlle Duplessis est en grand deuil. (Mme de Sév.)

— Grand deuil, Costume de deuil complet, que l'on porte particulièrement pendant les premiers temps qui suivent la mort d'un proche parent. Mlle Duplessis est en grand deuil. (Mme de Sév.)

— Grand deuil, Costume de deuil complet, que l'on porte particulièrement pendant les premiers temps qui suivent la mort d'un proche parent. Mlle Duplessis est en grand deuil. (Mme de Sév.)

— Grand deuil, Costume de deuil complet, que l'on porte particulièrement pendant les premiers temps qui suivent la mort d'un proche parent. Mlle Duplessis est en grand deuil. (Mme de Sév.)

— Grand deuil, Costume de deuil complet, que l'on porte particulièrement pendant les premiers temps qui suivent la mort d'un proche parent. Mlle Duplessis est en grand deuil. (Mme de Sév.)

— Grand deuil, Costume de deuil complet, que l'on porte particulièrement pendant les premiers temps qui suivent la mort d'un proche parent. Mlle Duplessis est en grand deuil. (Mme de Sév.)

sur le lit funéraire, il y plaça des amphores de vin et d'huile. Puis il jeta sur le bûcher quatre chevaux aux beaux cours. Neuf chiens familiers mangeaient autour de sa table.

— Grand deuil, Costume de deuil complet, que l'on porte particulièrement pendant les premiers temps qui suivent la mort d'un proche parent. Mlle Duplessis est en grand deuil. (Mme de Sév.)

— Grand deuil, Costume de deuil complet, que l'on porte particulièrement pendant les premiers temps qui suivent la mort d'un proche parent. Mlle Duplessis est en grand deuil. (Mme de Sév.)

— Grand deuil, Costume de deuil complet, que l'on porte particulièrement pendant les premiers temps qui suivent la mort d'un proche parent. Mlle Duplessis est en grand deuil. (Mme de Sév.)

— Grand deuil, Costume de deuil complet, que l'on porte particulièrement pendant les premiers temps qui suivent la mort d'un proche parent. Mlle Duplessis est en grand deuil. (Mme de Sév.)

— Grand deuil, Costume de deuil complet, que l'on porte particulièrement pendant les premiers temps qui suivent la mort d'un proche parent. Mlle Duplessis est en grand deuil. (Mme de Sév.)

— Grand deuil, Costume de deuil complet, que l'on porte particulièrement pendant les premiers temps qui suivent la mort d'un proche parent. Mlle Duplessis est en grand deuil. (Mme de Sév.)

— Grand deuil, Costume de deuil complet, que l'on porte particulièrement pendant les premiers temps qui suivent la mort d'un proche parent. Mlle Duplessis est en grand deuil. (Mme de Sév.)

tojours volontaire. On ne voit pas qu'une seule fois durant la république une loi ait ordonné un deuil public. Il en fut différemment chez les Césars. La douleur et la joie furent imposées arbitrairement. Le premier deuil public par ordre suivit la mort d'Auguste.

— Grand deuil, Costume de deuil complet, que l'on porte particulièrement pendant les premiers temps qui suivent la mort d'un proche parent. Mlle Duplessis est en grand deuil. (Mme de Sév.)

— Grand deuil, Costume de deuil complet, que l'on porte particulièrement pendant les premiers temps qui suivent la mort d'un proche parent. Mlle Duplessis est en grand deuil. (Mme de Sév.)

— Grand deuil, Costume de deuil complet, que l'on porte particulièrement pendant les premiers temps qui suivent la mort d'un proche parent. Mlle Duplessis est en grand deuil. (Mme de Sév.)

— Grand deuil, Costume de deuil complet, que l'on porte particulièrement pendant les premiers temps qui suivent la mort d'un proche parent. Mlle Duplessis est en grand deuil. (Mme de Sév.)

— Grand deuil, Costume de deuil complet, que l'on porte particulièrement pendant les premiers temps qui suivent la mort d'un proche parent. Mlle Duplessis est en grand deuil. (Mme de Sév.)

— Grand deuil, Costume de deuil complet, que l'on porte particulièrement pendant les premiers temps qui suivent la mort d'un proche parent. Mlle Duplessis est en grand deuil. (Mme de Sév.)

— Grand deuil, Costume de deuil complet, que l'on porte particulièrement pendant les premiers temps qui suivent la mort d'un proche parent. Mlle Duplessis est en grand deuil. (Mme de Sév.)

sa chambre, là où on luy dit la mort du roy, son mari; mais la façon des robes et manteaux, pour porter deuil, est autre en France que par deçà; car en France ils portent les longs draps, icy point.

— Grand deuil, Costume de deuil complet, que l'on porte particulièrement pendant les premiers temps qui suivent la mort d'un proche parent. Mlle Duplessis est en grand deuil. (Mme de Sév.)

— Grand deuil, Costume de deuil complet, que l'on porte particulièrement pendant les premiers temps qui suivent la mort d'un proche parent. Mlle Duplessis est en grand deuil. (Mme de Sév.)

— Grand deuil, Costume de deuil complet, que l'on porte particulièrement pendant les premiers temps qui suivent la mort d'un proche parent. Mlle Duplessis est en grand deuil. (Mme de Sév.)

— Grand deuil, Costume de deuil complet, que l'on porte particulièrement pendant les premiers temps qui suivent la mort d'un proche parent. Mlle Duplessis est en grand deuil. (Mme de Sév.)

— Grand deuil, Costume de deuil complet, que l'on porte particulièrement pendant les premiers temps qui suivent la mort d'un proche parent. Mlle Duplessis est en grand deuil. (Mme de Sév.)

— Grand deuil, Costume de deuil complet, que l'on porte particulièrement pendant les premiers temps qui suivent la mort d'un proche parent. Mlle Duplessis est en grand deuil. (Mme de Sév.)

— Grand deuil, Costume de deuil complet, que l'on porte particulièrement pendant les premiers temps qui suivent la mort d'un proche parent. Mlle Duplessis est en grand deuil. (Mme de Sév.)

temps: la laine, la soie et le petit deuil. Les magasins distribués à leur clientèle de petites livrets où les dames peuvent trouver toutes les indications nécessaires sur la manière dont on porte le deuil dans ce qu'on appelle le grand monde, selon les divers degrés de parenté du défunt.

— Grand deuil, Costume de deuil complet, que l'on porte particulièrement pendant les premiers temps qui suivent la mort d'un proche parent. Mlle Duplessis est en grand deuil. (Mme de Sév.)

— Grand deuil, Costume de deuil complet, que l'on porte particulièrement pendant les premiers temps qui suivent la mort d'un proche parent. Mlle Duplessis est en grand deuil. (Mme de Sév.)

— Grand deuil, Costume de deuil complet, que l'on porte particulièrement pendant les premiers temps qui suivent la mort d'un proche parent. Mlle Duplessis est en grand deuil. (Mme de Sév.)

— Grand deuil, Costume de deuil complet, que l'on porte particulièrement pendant les premiers temps qui suivent la mort d'un proche parent. Mlle Duplessis est en grand deuil. (Mme de Sév.)

— Grand deuil, Costume de deuil complet, que l'on porte particulièrement pendant les premiers temps qui suivent la mort d'un proche parent. Mlle Duplessis est en grand deuil. (Mme de Sév.)

— Grand deuil, Costume de deuil complet, que l'on porte particulièrement pendant les premiers temps qui suivent la mort d'un proche parent. Mlle Duplessis est en grand deuil. (Mme de Sév.)

— Grand deuil, Costume de deuil complet, que l'on porte particulièrement pendant les premiers temps qui suivent la mort d'un proche parent. Mlle Duplessis est en grand deuil. (Mme de Sév.)

choux pour la vente des étoffes de deuil. Ces magasins distribués à leur clientèle de petites livrets où les dames peuvent trouver toutes les indications nécessaires sur la manière dont on porte le deuil dans ce qu'on appelle le grand monde, selon les divers degrés de parenté du défunt.

— Grand deuil, Costume de deuil complet, que l'on porte particulièrement pendant les premiers temps qui suivent la mort d'un proche parent. Mlle Duplessis est en grand deuil. (Mme de Sév.)

— Grand deuil, Costume de deuil complet, que l'on porte particulièrement pendant les premiers temps qui suivent la mort d'un proche parent. Mlle Duplessis est en grand deuil. (Mme de Sév.)

— Grand deuil, Costume de deuil complet, que l'on porte particulièrement pendant les premiers temps qui suivent la mort d'un proche parent. Mlle Duplessis est en grand deuil. (Mme de Sév.)

— Grand deuil, Costume de deuil complet, que l'on porte particulièrement pendant les premiers temps qui suivent la mort d'un proche parent. Mlle Duplessis est en grand deuil. (Mme de Sév.)

— Grand deuil, Costume de deuil complet, que l'on porte particulièrement pendant les premiers temps qui suivent la mort d'un proche parent. Mlle Duplessis est en grand deuil. (Mme de Sév.)

— Grand deuil, Costume de deuil complet, que l'on porte particulièrement pendant les premiers temps qui suivent la mort d'un proche parent. Mlle Duplessis est en grand deuil. (Mme de Sév.)

— Grand deuil, Costume de deuil complet, que l'on porte particulièrement pendant les premiers temps qui suivent la mort d'un proche parent. Mlle Duplessis est en grand deuil. (Mme de Sév.)